

Compagnie O. M. Melanson, Limitée.

Draps, Draps, Draps!

Notre assortiment de Draps est maintenant au complet. Nous avons les patrons les plus nouveaux, les qualités sont excellentes, les prix modérés.

Venez nous visiter et nous serons des plus heureux de vous montrer notre assortiment de

DRAPS

et vous serez convaincus qu'il est de votre intérêt d'acheter chez

Compagnie O.M.Melanson,
LIMITÉE.

Un mot de nos *Sweaters* pour hommes, femmes et enfants, que nous exposons en ce moment. Dernières modes et dernières nuances. Prix de 50cts à \$4.

Comme de coutume nous pouvons pourvoir à tous vos besoins en fait de *Hardes, Chaussures, Sous-Vêtements d'hiver, etc., etc.*

Se Magasin
du Peuple :

Cie O. M. Melanson Ltd.
SHEDIAC, - N. B.

FEUILLETON

Le Dernier Duc de Bretagne

PAR
PAUL-YVES SÉBILLOT

(Suite)

Yves but le cidre et se leva, joyeux de voir sa cousine en excellente santé, toujours aussi jolie, et réconforté par les paroles confiantes de son oncle.

— Eh bien, chère Jane, lui dit-il, tu semblais toute émue quand nous parlions de guerre...

— Oui, répondit-elle, quand je sais que tu te bats, cela me déchire le cœur, il me semble que je te vois blessé et que ce monstre qui porte une cicatrice au front est autour de toi et te guette pour te tuer...

— N'aie plus peur de ce maudit chien, ma douce Jane, dit-il en l'attirant près de lui, il ne reviendra plus troubler notre bonheur... D'ici quelques jours les troupes royales seront battues, la paix signée, et nous pourrons retourner à Lesmeur, vivre désormais unis et heureux.

Jane rougit, et Yves ayant pris congé de son oncle et embrassé sa fiancée, sortit du château et se remit en route vers l'est à la tête de ses cavaliers.

Ils ne tardèrent pas à atteindre le chemin d'Andouillé ; là, le sol, labouré par des sabots de chevaux et battu par de nombreuses empreintes de pas, indiquait le passage très récent d'une troupe considérable. Yves examina les traces. Toutes se dirigeaient vers la droite.

L'armée bretonne a passé là il n'y a pas longtemps, dit-il, il nous faut la rejoindre au plus tôt ! En avant !

Toute la troupe partit au galop. Quelques instants après, elle aperçut un nuage de poussière. C'étaient les chariots qui contenaient les bagages de l'armée. Quelques hommes à cheval marchaient en arrière-garde. En entendant les cavaliers arriver, ils firent volteface, et malgré leur petit nombre, tirèrent leurs épées du fourreau, croyant être attaqués.

— Qui vive ? crièrent-ils.

— Bretagne ! répondit Yves de Kergoat, puis il s'avança vers celui qui paraissait être le chef.

— Graves nouvelles, dit-il, où est le Maréchal de Rieux ?

— L'avant-garde et le corps de bataille s'apprêtent à prendre leur repas, la halte commence et le maréchal et sa suite sont au milieu de l'armée.

Ayant donné ordre à sa troupe de rester à l'arrière-garde, le capitaine de Kergoat mit son cheval au galop, passa devant des milliers de soldats qui dinaient groupés devant le feu, et qui le regardèrent avec étonnement.

Ayant ainsi traversé une partie de l'armée, à la recherche de ses chefs, il aperçut enfin, à l'ombre d'un arbre, auprès des restes d'un repas, un groupe d'officiers brillamment vêtus. Il reconnut au milieu d'eux le maréchal de Rieux et le duc d'Orléans.

Il s'arrêta. Une pensée venait de lui frapper l'esprit tout à coup : Quel accueil lui ferait le maréchal, à lui qui l'avait bravé à Châteaubriant ? Un instant il eut l'idée de retourner en arrière et d'envoyer un de ses hommes annoncer l'importante nouvelle, mais presque aussitôt il se dit :

— Arrive que pourra ! je dois faire mon devoir ! et les heures sont précieuses en tel instant.

Et, résolument, il s'avança jusqu'à trois pas du groupe des chefs. Ceux-ci le regardèrent pendant qu'il mettait pied à terre.

— Je connais cette figure, dit un des anciens conjurés.

— L'envoyé du Duc qui nous insulta ! ajouta de Rieux.

— C'est un lieutenant de la garde ducale ! s'exclama le duc d'Orléans.

— Oui, messeigneurs, dit Yves froidement. Et se tournant vers de Rieux, il reprit :

— Maréchal, nous pouvons avoir été ennemis et prêts à nous battre autrefois. Aujourd'hui, devant l'immensité du danger, il ne doit plus y avoir d'ennemis parmi les partisans de François II ! Il y va du salut de notre Duché.

— Soit ! dit le maréchal de Rieux ; le passé est le passé, oublions-le. Mais que venez-vous faire ici ?

— Apporter une grave nouvelle !

— Dites vite ! crièrent plusieurs voix.

— Fougères est prise depuis une semaine ! annonça-t-il lentement. La consternation se peignit sur tous les visages.

Pressé de questions, Yves raconta comment il avait su le fait, et accourait en toute hâte prévenir l'armée ducale.

— Vous êtes un vaillant soldat ! lui dit de Rieux.

Puis, le maréchal, se tournant vers les autres chefs, leur dit :

— Il faut bénir la Providence qui a permis que nous soyons prévenus, et prendre les décisions qu'il convient. Nous allons à l'instant tenir un conseil de guerre.

Puis, s'adressant à un officier : — Vous ferez servir un repas à ce brave capitaine et à ses hommes. Vous répandrez peu à peu la nouvelle de la prise de Fougères, en présentant les troupes de la Trémouille comme fort épuisées. Il vaut mieux que l'armée apprenne de suite la capitulation de la place et qu'elle croie l'ennemi affaibli. D'ici la bataille les soldats auront repris confiance et ne seront pas découragés.

Le maréchal, s'adressant à Yves de Kergoat, ajouta :

— Quant à vous, nous n'oublierons pas le service que vous venez de rendre à l'armée. Vous resterez avec elle, ainsi que vos soldats. Plus nous serons de combattants, plus nous aurons de chance de vaincre, et votre aide nous sera très précieuse.

Yves de Kergoat s'inclina en entendant ces mots flatteurs, et après avoir salué le maréchal il suivit l'officier qui lui fit apporter quelques instants après un excellent dîner, pendant que ses soldats se restauraient aussi.

Dans le camp, la nouvelle de la prise de Fougères se répandait peu à peu ; les soldats la discutaient, et ne paraissaient pas se décourager.

Au conseil de guerre, on décida à l'unanimité de se diriger vers Saint-Aubin-du-Cormier et de livrer bataille de ce côté aux troupes de La Trémouille, qui, voyant son adversaire au courant de son stratagème de siège fictif, ne manquait pas de venir à sa rencontre.

Le lundi 28, au matin, l'armée bretonne se mit en marche vers Saint-Aubin-du-Cormier, et s'arrêta vers midi à la lisière de la forêt de Haute-Sève.

De son côté, l'armée de La Trémouille, apprenant que les Bretons se dirigeaient sur Fougères par Vieux-Vy, était parti le 27. Le 28, à midi, elle arriva devant Saint-Aubin. Le général voyant, par le changement de direction pris par l'armée bretonne, que celle-ci n'ignorait plus la reddition de Fougères, avait résolu de ne pas attendre l'ennemi.

Les deux armées étaient donc en présence ; un choc décisif et sanglant allait se produire.

Le maréchal de La Trémouille en-

voya en parlementaire un héraut d'armes, sommer le château de Saint-Aubin-du-Cormier de se rendre. L'oncle de Jane répondit que son devoir était de se défendre, mais qu'il le rendrait aux soldats du Roi s'ils étaient vainqueurs. Ne voulant pas se hasarder à attaquer la place, si faible fût-elle, afin de pouvoir concentrer toutes les forces contre l'armée ducale, le maréchal accepta. Le sire de Lauriolais avait payé de ruse : son château n'eût pu résister une heure seulement.

Jane de Lesmeur, timidement, s'était avancée derrière son oncle qui, de la plate-forme d'une tour, répondait aux sommations de l'envoyé de La Trémouille. Soudain, en voyant l'un des hommes qui accompagnaient le héraut d'armes, et qui portait une plume verte à son casque, Jane poussa un cri et s'enfuit.

Elle venait de reconnaître l'Homme à la Cicatrice.

Auprès de Saint-Aubin-du-Cormier, entre Rennes et Fougères, s'étend une grande lande parsemée de bruyères et d'ajoncs, aussi bas les uns que les autres, au milieu desquels on voit çà et là de petits sapins qui cherchent à percer les branches entrelacées de leur coupe, pour jouir un peu du soleil et de la lumière. On y entend rarement des oiseaux : ils préfèrent s'ébattre dans la forêt de Haute-Sève, qui au nord, couvre un long espace de près de deux lieues. A l'est le terrain s'élève jusqu'à un groupe de rochers entre lesquels de rares sapins ont réussi à pousser ; puis les bois d'Uzel et de la Chaine étendent leurs taillis de frênes et de bouleaux, dont les plus élancés n'ont pas dix pieds.

Enfin, à l'ouest, la lande de la Rencontre s'incline jusqu'à la large nappe d'eau de l'étang d'Oude dans lequel vient se jeter un ruisseau qui, le long de son parcours, rafraîchit un peu l'âpre sol et permet à la verdure de paraître et aux arbres de grandir.

C'est là, dans cette lande de la Rencontre, que se jouèrent les destinées de la Bretagne en 1488. L'armée bretonne qui s'y battit, était la dernière force qui put permettre au Duché de rester indépendant. Le résultat devait être son salut momentané ou sa perte définitive.

La lutte fut donc acharnée de part et d'autre. L'armée bretonne occupait les hauteurs qui longent la forêt de Haute-Sève au nord de la lande. L'armée royale, passant par Saint-Aubin, déboucha au sud, arrivant par petits corps. Les chefs bretons, occupés à discuter, ne purent pas profiter de l'avantage qu'ils avaient d'être les premiers prêts. Au lieu de tomber de suite sur l'ennemi en formation, ils laissèrent la Trémouille fit établir ses troupes en bon ordre et abriter son artillerie derrière une tranchée creusée à la hâte.

Au début de l'après-midi, les deux armées, à moins d'un quart de lieue l'une de l'autre, étaient prêtes à se battre. L'air était lourd, la journée très chaude, tout était encore tranquille. Seuls, des commandements en diverses langues circulaient sur le front des troupes. On voyait sur les visages la fièvre de l'attente. Sur les deux armées planait ce silence solennel qui précède les grands événements.

Très haut dans le ciel volait un épervier prêt à se précipiter sur des oiseaux, comme la mort allait fonder sur les combattants.

Tout à coup, comme le clocher de Saint-Aubin venait de tinter deux fois, une sonnerie de trompettes éclata auprès de l'artillerie du centre de l'armée royale, dont les canons ouvraient des gueules menaçantes. Un nuage de fumée, un bruit épouvantable en partirent aussitôt, et des rangées de soldats furent fauchées du côté des Bretons ; une demi-minute de silence

et, à l'inverse cette fois, le même bruit, suivi du même résultat, se reproduisit : l'artillerie ducale nait de répondre : la bataille commença.

La cavalerie du maréchal de Rieux attaqua aussitôt, et le centre breton se mit en marche. Sa poussée fut si terrible qu'elle fit reculer les François plus de cent ou six vingts pas", dit l'historien d'Argentré.

La victoire semblait donc, grâce à ce mouvement énergique, se décider en faveur des troupes ducales. Mais, à ce moment, les mercenaires allemands qui étaient au centre breton sous les ordres du sire d'Albret, se rangèrent vers la gauche pour échapper aux coups de l'artillerie de l'adversaire, laissant un grand espace vide et rompant le front de la ligne de bataille. Le rusé italien Galiotta, qui commandait la cavalerie de La Trémouille, vit immédiatement ce point faible et, à la tête de quatre cents chevaliers, il se précipita par la brèche ouverte et vint attaquer les Bretons par derrière.

Le capitaine de Kergoat avec ses cavaliers, aidé de quelques soldats montés du corps du maréchal de Rieux, se porta à sa rencontre, mais malgré des prodiges de valeur, sa vaillante troupe débordée par le nombre et submergée ne put arrêter l'ennemi.

Aussitôt le désordre se mit dans les rangs bretons. Entamée de toutes parts, l'armée ducale se débanda en partie. Les Allemands gagnèrent le bois d'Uzel et tentèrent vainement de s'y défendre, mais si de Rieux réussit à s'enfuir, le duc d'Orléans et le prince d'Orange furent faits prisonniers.

Dès lors, dit un récit de la bataille écrit en latin :

"Non pugna, coedes fuit" (Ce ne fut plus un combat, mais une boucherie). Les corps étrangers se sauvèrent. Seuls les Bretons, par patriotisme, réunis au nombre de près de deux mille, se firent tuer sur place jusqu'au dernier, luttant avec l'énergie du désespoir et sans de se rendre.

Yves de Kergoat avait déjà eu trois chevaux tués sous lui et faisait des prodiges avec ses derniers cavaliers. Parcourant le champ de bataille en tous sens, il frappait à droite, à gauche, au milieu d'une grêle de flèches qui tombaient autour de lui aussi dru qu'une pluie d'automne.

Il semblait invulnérable, et vingt fois, il échappa à la mort. Malheureusement, ses soldats furent tués les uns après les autres et tout à coup, il se trouva seul, à l'endroit qu'occupait naguère l'armée royale. Il arrêta son cheval. Il était non loin d'un petit bois, et derrière lui, il vit tout le champ de bataille.

Le soleil commençait à baisser. Au loin l'on entendait le bruit confus de la tuerie, les cris de rage des derniers Bretons qui luttèrent, et les cris de triomphe des vainqueurs. A perte de vue, la lande était jonchée de cadavres et les bruyères étaient rouges de sang.

Devant l'étendue du désastre, il restait pâle, atterré. Il n'entendit même pas le galop du cheval d'un cavalier qui par derrière fonçait sur lui.

Soudain la pensée de son amour lui revint.

— Oh ! Jane ! Jane ! gémit-il.

— Elle est à moi à présent ! rugit une voix derrière lui, et en même temps, Yves sentit une épée lui passer à travers le corps. Il tomba de cheval et vit un guerrier coiffé d'un casque orné d'une plume verte, qui le regardait faiblir avec une joie féroce.

— L'Homme à la Cicatrice ! râla-t-il.

C'était bien lui, en effet. Voyant son ennemi défaillant étendu sans vie, il descendit de cheval, ramassa l'épée d'Yves de Kergoat et remonta en selle.

Un

L'hiver quelques vera. I ment et résister a disons en ment de Notre as nécessai les pieds. cotonnao toutes le Vous fait vos empl mieux su

Nous toute esp Venez JAMES

Farines

Cette QU marché. Cha nne Venez.

W. E

Yves, déjà de son sang, puissance, et

et ses paupie

Et tandis d

lopaît vers S

cher Jane de

continuait et

venait de plu

blessés gém

sol, agitant

appeler au s

chants et les

retentissaien

et brutale de

Et, après

cobue des de

glissa parmi

geant les ble

voler, avec u

seaux de pr

beaux affam

le corps d'un

d'un champ

L'armée d

Les troupes

hir la Bretag

dépendance

comptés.

MINISTÈRE

G

Service

Chaque vache

Il peut être

vateurs en gén

se proposent d

de savoir jusqu

différence de p

prises sur des

empies que ne

traits de relev

une période de

service de l'i

Une vache

mars a don

2,812 livres d

de matière gra

une bête de s

avril, a donné

temps, 6,420